



Madame Lemêle élevait seule son fils, qu'elle avait prénommé Jacques. Le garçon « tournait mal » : il était devenu une espèce de voyou. Bien que la mère fut en partie responsable de son état, il faut reconnaître qu'en plus d'avoir une mauvaise mentalité, le rejeton était fainéant, acagnardé jusqu'à la moelle, puisqu'il ne voulait rien faire. Un jour, sa professeure principale, une étudiante attardée qui s'imaginait qu'une tête bien pleine était toujours une tête bien faite, parla d'orientation professionnelle : un couple de mots que ni la mère, ni l'enfant ne connaissaient. Pour imiter la prof, Madame Lemêle demanda à son rejeton quel métier il désirait apprendre :

— Voleur, répondit Jacques droit de go, comme si le choix était une évidence.

— Bon Dieu, bonne Vierge, lâcha la mère devant l'enseignante médusée, mais ce n'est pas une profession. Où as-tu vu jouer ça ?

Le débat fut bref, la conversation tourna court : la prof ne savait quoi prétexter, la mère avait la voix coupée et le gamin fanfaronnait.

Rentrés à la maison, mère et enfant reprirent de plus belle leurs divergences :

— Eh bien, tonitruait Jaques, puisque que tu parles tout le temps de ta sainte Vierge, t'as qu'à aller la voir. T'as qu'à lui demander si voleur est un métier ou pas ? Si elle te dit comme moi, il faudra bien que tu te mettes dans la tête que c'est un boulot... aussi rentable qu'un autre.

Ni une, ni deux, Madame Lemêle se décida à exécuter le plan de son gamin et aller consulter la statue de la sainte Vierge dans l'église perchée au-dessus du village.

Tandis que sa mère déambulait en jérémiades qui lui coupaient les pattes, les yeux trempés de larmes, Jacques prit les devants, ou plutôt il emprunta un chemin de traverse.

Parvenu le premier dans le temple, il se cacha entre le confessionnal et le bénitier ; comme vous connaissez l'endroit, vous savez que c'est étroit, mais le garçon n'était pas bien gros.

La bonne femme se pointa, alla droit devant la statue, s'agenouilla, se signa un nombre incalculable de fois, avant que d'entamer des implorations à la Vierge :

— Bonne Mère, dit-elle, indiquez-moi, conseillez-moi. Je voudrais savoir quel métier pour mon Jacques. Vous savez que j'ai que lui sur cette maudite Terre, depuis que son père a fichu le camp, quand je lui ai dit qu'il m'avait engrossée... Qu'est-ce qu'il pourrait faire comme ouvrage, ce vaut-rien ?

— Voleur, répondit une voix qui semblait venir de l'au-delà.

— Quoi ! dit la femme éberluée.

Elle zieuta sitôt si quelqu'un d'autre se trouvait dans l'église : une coquine qui tenterait de se moquer d'elle. Certaine d'être seule, elle releva la tête vers la Vierge, à qui elle avait deux mots à dire :

— Vous y pensez pas : c'est un péché de voler. Votre garçon à vous, le petit Jésus, il a jamais donné cet exemple-là...

La mère Lemêle se creusait la tête pour trouver des arguments dans le peu de catéchisme qu'elle avait retenu :

— Y a des pêcheurs dans son équipe d'apôtres. Les larrons à côté de lui sur la croix, des pauvres types d'accord, mais pas des voleurs... le curé nous aurait prévenus. Si vous cherchez à me berlurer, ça marche pas avec moi. Dites-moi là, franchement, ce que mon gosse doit apprendre comme métier. Un vrai métier.

— Voleur est un métier, répondit la voix, toujours originaire d'on ne sait où.

La mère eut à peine le temps de comprendre ce qui lui arrivait que la voix continua sa démonstration :

— Voler réclame du savoir-faire pour parvenir à ses fins. Celui qui le pratique est jamais certain de son résultat : il peut gagner gros ou tout perdre. Avoir du talent, courir des risques et en tirer un revenu : comment vous appeler ça, si c'est pas une profession ou un métier ?

Interloquée par l'argumentaire, la mère ne trouvait rien à redire. Elle sortit de l'église, à demi assommée par ce qu'elle venait d'entendre.

De son côté, Jacques se glissa hors de sa cachette, et même topo qu'à l'aller : le fiston arriva le premier à la maison.

— Eh bien ! qu'est-ce que la sainte Vierge t'a raconté ?

— Que tu seras un fripon, marmonna la pauvre femme éplorée.

— Tu vois, tu voulais pas me croire. Eh bien, je serai un fripon. Je commence mon ouvrage pas plus tard que demain.

Le garçon disparut, Madame Lemêle n'en eut aucune nouvelle pendant plusieurs jours. Elle se faisait du mauvais sang pour lui, un sang d'encre. Courait-il encore les rues ? Dormait-il en prison ? Était-il tombé sous les balles d'une victime hargneuse ?

Une semaine se passa avant que Jacques ne repointât le bout de son nez. Plutôt que les mains dans les poches, comme il se montrait d'ordinaire, il traînait un sac qu'il avait bien de la peine à porter, tellement il semblait lourd et encombrant.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— Oh, fit le garçon d'un air négligent, des bricoles que j'ai récupérées ça et là.

— Des bricoles ?... récupérées ? se lamenta la mère. Tu es devenu brocanteur à présent ?

— Tout de suite les grands mots. Tu sais comment sont les gens : ils perdent tout un tas d'affaires qu'ils laissent traîner n'importe où. Alors moi, je les ramasse et voilà le résultat.

La mère n'en croyait pas ses oreilles ; elle confondait son garçon avec un éboueur ou un compagnon d'Emmaüs. Quand un voisin, qui avait aperçu Jacques traverser la rue, se pointa pour prendre de ses nou-

velles. Il découvrit avec stupeur que le garçon avait gagné en huit jours des téléphones portables, des tablettes numériques, sans compter les montres en or, les affiquets ou des antiquailles de toutes sortes.

— Ben, mon vieux...

— C'est juste ce que j'ai récolté, lâcha le gamin de manière laconique.

Le voisin rapporta sa stupéfaction autour de lui. Les compères n'en revinrent pas de leur étonnement : non seulement Jacques avait amassé ces richesses en quelques jours, mais il en distribuait avec générosité, comme s'il se fichait d'un appareil de valeur, d'une liasse de billets ou d'une bague avec une espèce de diamants : il donnait, il donnait, à qui mieux mieux.

Le récit de son talent se répandit à la vitesse d'un TGV un jour sans grèves.

La rumeur parvint jusqu'aux oreilles du commissaire de police. On ne lui en racontait pas à lui, homme d'ordre et de discipline ; il ne se contentait pas de ouïe-dire, il exigeait des éléments tangibles et vérifiables. Pour en avoir le cœur net, il convoqua Jacques :

— Tu as la réputation d'être un fin dénicheur d'objets perdus ? lui dit-il, mimant la crédulité.

— Dame, je débute. Ça ira sûrement mieux quand je m'aurai fait la main.

Le policier perplexe fit mine de comprendre le garçon et partager son point de vue. Il posa quelques questions aux réponses vagues et évasives ; puis il imagina un stratagème pour confondre le garçon :

— Eh bien, je vais te donner une bonne occasion d'exercer ton talent.

Jacques se flatta d'un tel honneur. Le commissaire crut qu'il avait hameçonné le débutant, il lui restait à le ferrer :

— Un de mes amis a égaré son portefeuille...

Le poulet décrivit l'objet avec force détails, le contenu et les circonstances où il avait été perdu.

— Si tu es capable de le retrouver avant lui, mon ami te laissera la moitié de l'argent qu'il avait mis dedans : deux billets de cent euros seront à toi.

Les deux hommes échangèrent un bref regard, Jacques s'engagea :

— OK, c'est comme si c'était fait...

L'ami du commissaire était en réalité l'agent de police placé sous ses ordres ; les deux hommes étaient convaincus de prendre Jacques en flagrant délit, non de trouvaille d'un objet perdu, mais de larcin, de filoutage, bref de vol d'un portefeuille posé en piège. Selon eux, il suffisait de traîner dans le lieu indiqué, avec une bourse conforme à la description. Le voyou chercherait à s'en emparer, avant que de chanter qu'il l'avait trouvée, mais les policiers plus finauds étaient certains de lui mettre le grappin dessus avant la fin.

— Rira bien qui rira le dernier, dit le commissaire, à son subalterne enthousiaste. Restons toutefois sur nos gardes.

Le comparse attachait une ficelle au portefeuille qu'il relia à la poche de son pantalon.

Jacques, qui hésitait sur la direction à suivre, poireautait devant le commissariat ; il entendit les échanges et vit les préparatifs du stratagème. Plutôt que s'élancer au hasard des rues en quête d'un portefeuille illusoire, il chercha comment déjouer le piège. Il se déguisa en SDF avec un vêtement trop large, un sac déchiré et l'air souffreteux.

Assis au coin de la rue, il montrait un carton sur lequel il avait écrit : « Sans travaille, a mangé SVP ». Quand il vit venir l'agent en civil avec le portefeuille pendu derrière lui :

— À votre bon cœur, mon brave monsieur... Un peu de monnaie pour acheter du pain...

L'agent remplissait une mission, dont aucune distraction ne saurait le détourner :

— Je n'ai rien sur moi, je n'ai aucun sou.

— Comment ça, vous avez rien. Et ce qui traîne de votre poche, vous pouvez le partager...

— Quelle poche, clama le prétendu promeneur.

— Dans votre poche-là, répliqua le fripon en pointant l'arrière du pantalon et la ficelle qui en pendait.

— Ah, justement... mimait le policier soi-disant épaté, mon portefeuille. Eh bah ça, je croyais l'avoir perdu.

Le commissaire sortit de son affût, rouge de colère, et se mit à enguirlander l'agent :

— Bougre d'imbécile, tu as tout fait rater. Je t'avais dit de te balader avec le portefeuille à la traîne, pas de te laisser interpeler par le premier venu... comment parvenir à bernier un idiot, quand on a une bande de crétins avec soi ?

Jacques rigolait à s'en tenir les côtes. Entre deux hoquets, il indiqua au commissaire qui il était et comment il s'était grimé :

— La moitié du pognon me revient, maintenant. Il est à moi, rappela-t-il... j'ai retrouvé le portefeuille. D'accord, je concède qu'il était pas loin : collé au derrière du zigue. Pas bien perdu, mais perdu quand même, puisqu'il savait pas que son fric était à ses basques.

— Se montrer plus malin que cet olibrius, il n'y a pas de quoi pavoiser, jura l'officier. Mais je t'aurai, mon lascar, je t'aurai...

Jacques empocha la prime et laissa le commissaire régler ses comptes avec son agent.

Bien vite, il reparut chez sa mère, alors qu'elle se lamentait : son lave-linge venait de tomber en panne :

— Ça va encore me coûter les yeux de la tête... ils vont me demander mon ticket de caisse, comme si je l'avais gardé... de toutes façons, elle était vieille, cette machine, depuis le temps que je l'avais...

— Pourquoi tu chiales comme une madeleine ; je vais t'en trouver une autre. Bouge pas.

— Tu vas encore aller la voler. Comment être sûre que tu l'auras honnêtement ?

— Arrête tes blagues, tu veux me faire passer pour quoi ? Je vais chez Confodépôt, ils jettent les machines cabossées dans le transport, parce qu'elles sont invendables, qu'ils disent. Je t'en trouverai une dans leurs poubelles pour remplacer celle qui a péché.

Sur place, Jacques rencontra les magasiniers qui, entre deux rangements des réserves, s'occupaient à éliminer les cartons.

— Qu'est-ce que vous faites là, les gars ?

— Du ménage pardî ; ça se fait pas tout seul.

— Besoin d'un coup de main ?

— Dame, c'est pas de refus.

Jacques pénétra dans la réserve, prit un premier carton, le plia et le comprima avant que de le balancer dans la benne. Puis un second suivit le même chemin ; au troisième, les magasiniers estimèrent l'inconnu courageux et serviable. Singeant de travailler au rythme d'un débutant, Jacques repérait les boîtes enveloppant les machines à laver ; il en poussa une vers l'extérieur, vérifia le contenu et dès que les magasiniers eurent le dos tourné, il partit avec le matériel détourné sur les épaules.

Quand les employés s'aperçurent du larcin, ils furent ébahis de l'audace de l'inconnu et le signala aussitôt au directeur qui ne les crut qu'à demi-mots.

Jacques courant d'un pas alerte était déjà bien loin.

Malgré la satisfaction de pouvoir laver son linge dans de meilleures conditions, la mère restait convaincue que son garçon commettait des méfaits, même si elle ne sut jamais avec certitude les pratiques de Confodépôt. Elle ne comprenait pas comment Jacques pouvait s'enrichir si vite et si facilement sans aucun métier précis et vérifiable entre les mains.

Après bien des tergiversations, elle se résolut à interroger la Vierge : pour être certaine de ce qui se passait sur Terre, autant interroger le Ciel qui voit tout. Madame Lemêle retourna vers l'église :

— Dites-moi, ma bonne sainte mère, si les magasins jettent tout, comme ça. Ou si mon Jacques raconte des sornettes pour m'embobiner ?

L'abbé aperçut la bonne femme en prière et en pleurs ; il l'interrogea et se résolut à la consoler et l'entendre en confession. Bien sûr, il est hors de question de violer ici le secret de ce moment sacré, mais au sortir de la boîte en bois, le curé conseilla à sa paroissienne :

— Envoyez-moi votre garçon, j'en aurai le cœur net et vous tiendrai au courant.

Ses paroles résonnaient sous les voûtes de l'église :

— Demain je reçois des hosties, ma livraison pour six mois : trois cartons en un seul paquet. J'inventerai qu'il manque un carton, que je l'ai perdu...

Madame Lemêle s'inquiéta que son curé fût un menteur ; mais celui-ci s'expliqua :

— Certes, je commettrai un petit péché. Mais c'est juste pour démasquer Monsieur votre fils. Si lui est un véritable voleur, il chapardera une boîte parmi les miennes, pour me faire croire qu'il l'a dénichée quelque part. Impossible de trouver des hosties hors de notre église... Mais si c'est un gentil garçon, comme je vous le souhaite, il verra la boîte sous mes yeux et je n'aurai qu'à prétexter une négligence de ma part.

— Vous êtes un saint homme, monsieur l'abbé.

— N'exagérons rien...

Les félicitations de la mère rivalisaient d'hypocrisie avec la fausse modestie du curé.

Le lendemain, comme prévu, la livraison se divisait en trois cartons : deux beiges et un blanc. Sitôt la camionnette repartie, le lévite accueillit Jacques et lui confia la disparition d'une partie de la commande :

— J'attendais trois cartons beiges, il n'y en a que deux.

Jacques ne put faire autrement que de reconnaître qu'il n'y avait que deux cartons de la couleur indiquée.

— Ta mère m'a soutenu que tu étais plus doué que notre bon saint Antoine de Padoue pour retrouver les objets perdus.

Le filou était fier du compliment, même s'il était déçu d'être comparé à un locataire du Paradis.

— Pourrais-tu m'aider ? demanda le curé en simulant ses lamentations.

— C'est le livreur qui a dû se gourer. Ou il vous a raconté des salades...

— Comment Dieu, un aussi brave garçon ne saurait se montrer aussi méchant. Surtout avec une telle livraison...

Fi des discours et des pleurnicheries, Jacques s'attela à la tâche : si on lui avait dit qu'un jour il viendrait au secours de l'Église, il aurait sûrement choisi un tout autre métier. Mais bon... Il commença par fouiller les placards de la sacristie, où il retourna les aubes et les chasubles ; puis il déplaça les calices et les goupillons, se disant que du taf l'attendait dans le secteur. Avant que de dénicher le carton blanc que le curé avait dissimulé dans un tiroir :

— Vous vous êtes mis le doigt dans l'œil, m'sieur l'abbé, votre carton est pas beige, il est blanc. Point final.

— Tu te trompes ; ceci vient de la précédente livraison, osa le curé sans complexes.

Jacques retourna le paquet dans tous les sens, déchiffra les étiquettes, réfléchit un moment, puis conclut :

— Regardez, date de fabrication : avant-hier. Les hosties sont toutes neuves, elles ont pas encore servi. Vous avez paumé le carton à la livraison, ni vol, ni disparition, juste n'brin de précipitation et basta.

Avec son air mutin de se moquer de la figure des gens, il ajouta :

— Et le coup de la livraison ancienne ; pas à moi que vous le ferez...

Plutôt que poursuivre dans le mensonge mal préparé et déjoué en un éclair, l'abbé récompensa Jacques de sa clairvoyance par une bénédiction.

En outre, il promit d'en faire l'éloge à la mère inquiète et rassurer la pieuse femme sur les qualités de son enfant.

Pour sa part, et dans le dos du prier, Jacques empocha les sacoches qu'il avait repérées, avec les quêtes et l'argent des troncs de la semaine. Quand l'aumônier mesura que ses bourses étaient pompées, il n'osa pas demander le secours du talentueux garçon.

Depuis ce jour, Jacques se déclare heureux et content du métier de voleur qu'il pratique à la vue et à la barbe de tous. Il vit même confortablement de ses rapines, à la stupéfaction des voisins maternels, à l'étonnement du commissaire, à la désolation du curé. Et surtout à la crainte des boutiquiers de la ville, qui redoutent une filouterie capable de soulager les caisses de leurs commerces.

Cette histoire n'a aucune morale, penserez-vous. Vous avez sans doute raison, car je n'en ai aucune...

D'ailleurs, vous aussi n'avez aucune morale, sinon votre conscience vous aurait déjà obligé à abandonner la lecture de ce conte dès sa seconde phrase !